

—Parce que tu verras aujourd'hui ton bon ami.

L'enfant prit un air étonné.

—Mon bon ami ? répéta-t-elle avec un accent interrogatif.

—Oui.

—Qui est-ce donc, mon bon ami ?

—Tu sais bien, c'est ton cousin... ton cousin Gontran.

—Ah !

Et, après avoir murmuré ce monosyllabe, Marthe fit une moue très-prononcée.

—Est-ce que tu ne te souviens pas de Gontran ? demanda vivement Mme de Kéroural.

—Oh ! si, répondit l'enfant ; oh ! si, je m'en souviens.

—Est-ce que tu n'es pas contente qu'il arrive ? reprit la comtesse.

—Pas beaucoup.

—Tu ne l'aimes donc plus ?

—Non.

—Et depuis quand ? s'écria Léonie avec étonnement.

—Depuis toujours.

—Tu te trompes, chère fille ; tu l'aimais autrefois... tu l'aimais beaucoup.

Marthe secoua négativement la tête.

—Mais pourquoi ? reprit la comtesse.

—Je ne sais pas.

—Est-ce qu'il t'a fait du chagrin la dernière fois qu'il est venu ?

—Non.

—Enfin, as-tu quelque chose à lui reprocher ?

—Rien.

—Mais alors, encore une fois, pourquoi ne pas l'aimer ?

Avec cette naïve obstination des enfants qui éprouvent un sentiment, mais sont incapables de se rendre compte des motifs qui le leur font éprouver, Marthe répéta comme la première fois :

—Je ne sais pas.

—Mais c'est mal, cela, très-mal ! s'écria la comtesse d'un ton presque sévère ; c'est de l'ingratitude et Dieu ne protège pas les enfants ingrats. Ton cousin Gontran a pour toi la plus vive tendresse, il faut l'aimer, il le faut absolument. S'il en était autrement, tu me ferais beaucoup de peine et le bon Dieu ne te bénirait plus.

Marthe, au lieu de répondre, cacha son visage dans le sein maternel et se mit à pleurer avec amertume.

Alors, Mme de Kéroural s'efforça de la calmer en la couvrant de caresses et en lui prodiguant les paroles les plus tendres ; mais elle eut beaucoup de peine à y parvenir : l'enfant, oppressée par un étrange et mystérieux chagrin, continuait à sangloter et son pauvre petit cœur palpitant ne se dégonflait pas.

Enfin, après une longue crise, les baisers de Léonie triomphèrent de cette douleur sans cause appréciable. Les larmes cessèrent de couler, les yeux reprirent leur éclat, les lèvres leur sourire, et Marthe consolée, ou plutôt oublieuse, s'échappa des bras de sa mère pour aller rejoindre Georgette qui l'attendait sur la pelouse.

Ce fut alors au tour de la comtesse, restée seule, de devenir rêveuse et triste ; car, en voyant couler les pleurs de sa fille, toute sa gaieté avait disparu.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle presque avec effroi, mon Dieu !

quel terrible instinct de divination avez-vous donc mis au cœur des enfants ? Quelle voix venue d'en haut dit à cette frêle intelligence que je songe à donner la place de son père à celui qui vient aujourd'hui et qu'elle ne veut pas aimer ? Ces larmes de ma fille chérie sont-elles donc, oh mon Dieu ! un avertissement que vous m'envoyez ? L'effroi de mon enfant doit-il me faire comprendre que l'hôte si impatiemment attendu n'apportera pas le bonheur à mon foyer ? mon cœur s'est-il trompé ? Suis-je aveugle ? Est-ce l'abîme qui m'attire ? Le Gontran d'aujourd'hui est-il resté le Gontran d'autrefois ? Oh ! si cela était ! Mais, non, c'est impossible ! L'homme à qui j'ai donné mon âme a commis bien des fautes, mais il les a courageusement rachetées ! au milieu des erreurs de la jeunesse, aucune voix ne s'est jamais élevée pour lui reprocher d'être fourbe et menteur. Et, d'ailleurs, reculer, le puis-je ? Hésiter, même, ne m'est pas permis. Ma destinée est désormais écrite ; il faut que je marche en avant.

Léonie attacha sur sa tête un chapeau de paille, elle quitta le château et s'enfonça dans la plus sombre des allées du parc, où, pendant plus de deux heures, elle tourna et retourna dans son esprit une foule de réflexions de la nature de celles que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Il est bien rare que l'on ne parvienne pas à se convaincre soi-même, quand on éprouve l'impérieux besoin d'être convaincu. La nature humaine est ainsi faite.

La comtesse de Kéroural ne fit point exception à la règle générale ; le résultat de ses méditations finit par être rassurant. Elle se démontra d'une façon lumineuse que les larmes de Marthe ne signifiaient rien ; qu'il serait absurde d'attacher la plus légère importance et de vouloir tirer le moindre pronostic du chagrin sans cause d'un enfant ; que son cœur ne se trompait pas, et qu'enfin tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Aussi, quand Léonie, s'apercevant qu'il ne lui restait plus que deux heures avant l'arrivée du baron Gontran de Strény, songea qu'il était grandement temps de s'occuper de sa toilette, quitta le parc et se dirigea vers le château, son charmant visage était redevenu radieux et ses grands yeux brillaient de leur plus vif éclat.

XII.—L'arrivée.

Au moment où Mme de Kéroural allait atteindre l'escalier à double rampe conduisant aux appartements du rez-de-chaussée, elle vit à l'une des extrémités de la pelouse, Péline assise sous une tonnelle de verdure et surveillant les jeux de Marthe et de Georgette.

Elle lui fit signe de venir la rejoindre.

—Les enfants peuvent rester seules, lui dit-elle, et puisque vous avez absolument voulu remplir auprès de moi les fonctions de femme de chambre, j'ai besoin de vos services pour m'habiller.

Péline suivit la comtesse. Cette dernière était vêtue, comme de coutume, avec une élégante simplicité, mais, pour recevoir le baron Gontran de Strény, cette toilette lui semblait insuffisante.

Veuve depuis un peu plus de deux ans, Léonie ne portait plus le grand deuil, mais elle n'avait pas encore repris, jusqu'à ce jour, les vêtements de couleurs claires et voyantes.